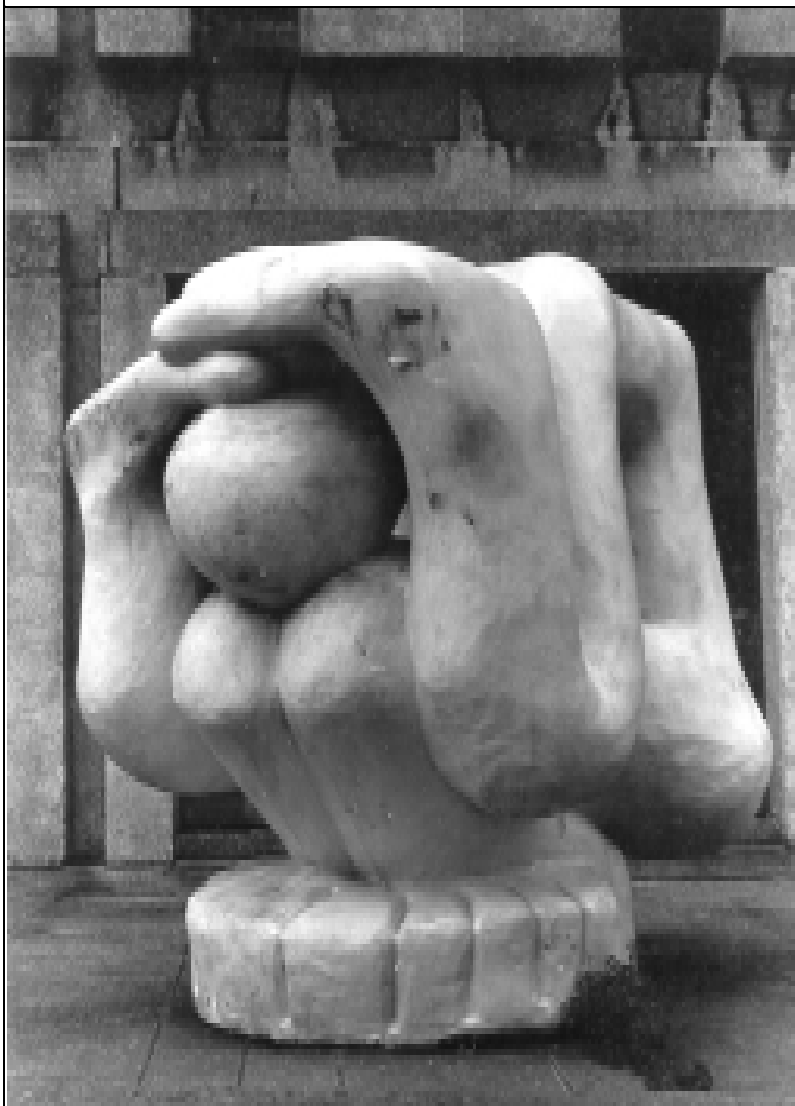


Christophe Duret

Surangati
et autres nouvelles



  **Cégep du Vieux Montréal**

Photographies : Christophe Duret

Christophe Duret

Surangati
et autres nouvelles

Avec la collaboration de
P. A. Zabrovski et A. I. Arbénine

« Aux temps impossibles où l'esprit hystérique créa rêves furieusement délirants, créa méandres dans les cerveaux cristallins des jeunes créatures de l'Âge d'Or...

- Il est désormais l'heure et le jour de payer ! Chacun sa peine, chacun son litre de sang à verser au pied de l'autel aberrant des dieux modernes ! Chacun son horreur propre à hurler, chacun ses soins à autoprodiguer...

Je m'adresse à ceux qui crurent en l'avènement du nouvel Être Suprême, ces païens, ces ignobles idolâtres de la Bête aux innombrables noms !

De nouveaux icônes, de nouveaux mythes, de nouveaux dieux ! [...] »

P. A. Zabrovski

Préface

Quand Christophe m'a demandé d'écrire une préface pour son recueil, j'ai ricané et lui ai dit :

– Alors, vieux salaud, tu ne te contentes pas de pirater mes idées, tu veux en plus que je te donne ma bénédiction pour cette ignoble piraterie ?

Il était bouche bée. Puis il a rétorqué :

– Ce recueil est le fruit littéraire de mes rêves – petites nouvelles hallucinées – . J'en suis l'auteur, l'unique créateur.

–Tu as d'abord rêvé ces nouvelles, puis tu m'as imaginé, tu m'as créé et créé Arbénine. Ô Père initiateur de toutes choses ! Je te rends hommage – hé ! – mais fais gaffe, car une fois le mythe lancé, difficile de le circonscrire, difficile de le contrôler. Tu ne pourras survivre, petit résidu mortel !

Eh bien voilà la préface rédigée !

Ami lecteur : enjoy the show, the great freak show !

P. A. Zabrovski

Des bonbons pour Victor

Victor, un gamin, chemise noire et col roulé, air vague de « hipster » avec son manteau élimé, mange en compagnie d'un adolescent à gueule de fillette, une poète, Arbénine, dans un de ces bars-restos sinistres aménagés en sous-sol. Cela confère à l'établissement une atmosphère de taverne pour marins en permission...

Victor dévorait une pointe de pizza, vautre dans sa gamelle. Juste avant, il rencontra un vieux pote revendeur qui lui fit découvrir les friandises fourrées de sirop empoisonné d'une quelconque nouvelle drogue synthétisée dans un putain de laboratoire clandestin de la rue Rachel. Il en avait plein les poches, Victor, de ces bonbons sucrés – le sucre, ça fait pourrir les dents, p'tit con, sale morveux, disait son vieux – et en sortait un de temps en temps pour le croquer discrètement dans sa petite bouche si mignonne, qu'il avalait avec une gorgée de liqueur. Il partait, momentanément transporté par la griserie céleste, griserie céleste de cieus sous lesquels les endormis, une poignée d'êtres programmés pour le rêve universel du Sacré, imaginent dans l'intimité de leur crâne les mythes nouveaux qui peupleront l'imaginaire de demain. Ayant suffisamment rêvé, il repartit à la lente conquête de sa pizza, mais ne trouva plus sa bouffe dans l'assiette. L'efféminée lui pointa une chose molle qui était tombée dans la poubelle. Victor la ramassa et la dévora à belles dents – ses tripes étaient taraudées par la faim.

Son repas englouti, digéré et tout – complexe processus enzymair e –, Victor se leva, chancelant sur ses deux guiboles tremblantes, la tête en orbite mais ses tripes le retenant comme chaîne et boulet sur cette foutue planète insane... Son efféminée le suivit.

- Dis Victor, qu'est-ce tu vas faire des gâteries qu't'as plein les poches ?
- Les r'vendre à des écoliers, quelle question !

Surangati

Prologue

Même le plus athée des êtres peut être en proie au mysticisme. Est-ce un besoin absolu que de croire en une forme transcendante d'existence ? Certains hommes naissent et meurent dans les rites de leur religion première, d'autres s'en détournent et aspirent à une nouvelle forme de croyance plus conforme à leurs convictions profondes.

Ce récit est celui d'une religion primitive et bonne qui n'existe peut-être que dans mon esprit et dans ces quelques lignes, mais qui mérite d'être un baume sur toutes les plaies de tous les êtres...

-I-

Au coeur des plaines brûlées de la Savane fut une antique tribu de guerriers africains. Les hommes qui grandissaient en son sein prouvaient leur valeur en se mesurant au plus noble et puissant prédateur que la Savane ait jamais porté, celui que le commun a couronné roi parmi les rois : le lion.

Armés de boucliers de peaux et de lances faites d'os, les guerriers les affrontaient au cours de sanglants combats. Les faibles tombaient où les valeureux triomphaient, mais chaque homme triomphant rendait hommage à son dieu, tant il connaissait ses humaines limites et reconnaissait l'infinie sagesse du dieu-poisson Surangati, seul juge au-delà de la Terre ayant le pouvoir de vie et de mort sur la tribu.

Au cours des millénaires qui précédèrent la venue de Zamba, jamais un guerrier ne s'opposa à cet ordre des choses et chacun respectait les divines dictées du dieu-poisson Surangati. Mais un jour vint au monde l'homme qui devait briser l'impassible ronde et bouleverser êtres et éléments jusque dans les flots cosmiques du sublime Surangati. Cet homme, né d'une femme, avait pour nom Zamba.

-II-

Zamba connut une enfance pareille à celle de tous les enfants. Il apprit de son père l'art de la chasse, et de sa mère le respect des forces supérieures et l'essence du Sacré. Très pieux, il offrait à son dieu les proies qui succombaient sous le coup de sa lance.

Devenu adulte, on le considérait dans sa tribu comme le guerrier le plus redoutable de tous, le plus intrépide au combat et son visage impavide devant la menace faisait l'admiration de chacun, du petit garçon au vieillard.

Jamais dans sa jeunesse son humilité n'avait cédé à l'orgueil, mais les années passèrent et arriva l'aube du septième lustre de sa vie. Le dieu des flots cosmiques seul saurait dire quel changement s'opéra dans l'esprit de Zamba, mais, pour ses contemporains, il devint clair que ses pieuses dispositions avaient été altérées.

-III-

Une nuit, les lions vinrent en grand nombre attaquer la tribu. Devant la menace, les hommes s'armèrent et tentèrent par tous les moyens de faire cercle autour d'eux pour les prendre au piège. Leurs boucliers barriolés faisaient face aux crinières flamboyantes des Majestés. Les feux de veille brûlaient encore et conféraient à la scène une richesse ambrée sans pareil. Certains guerriers tremblaient devant l'ennemi, mais tous se battirent avec ardeur.

L'aube se leva sur un édifiant tableau. La lutte avait cessé. Disséminés ça et là sur la plaine, des corps ensanglantés gisaient. Un jeune homme égorgé gardait des yeux emplis de terreur. Des lions reposaient sur leur flanc, une lance plantée au cœur. La Savane blonde était teintée de sang...

Au milieu des morts était tombé Zamba. Une entaille profonde marquait son sein gauche. Agonisant, il leva les yeux au ciel et vit le dieu Surangati sous la forme d'un énorme poisson aux écailles multicolores flottant dans l'immen-

sité cosmique. Il le vit tel que les légendes le représentaient, tel qu'il était sous sa forme archaïque.

Zamba lança un poing menaçant vers le dieu-poisson:

– Tu as commis une grande erreur en permettant à l'ennemi de m'atteindre, moi, le valeureux Zamba. Je meurs et un grand guerrier ne meurt pas. Et moi qui te croyais infallible...

– Tu doutes de l'infaillibilité de mon jugement, ô mortel, et ton orgueil te perdra. Je te condamne pour ta faute à guérir dans les plus grandes souffrances et, ainsi, tu apprendras la bonté infinie du dieu Surangati.

Et Zamba guérit de sa blessure. Il fut éternellement reconnaissant envers son dieu qui lui avait appris bonté et humilité.

Pétrone



-I-

Laszlo Provnick étudiait le droit. Sa mère le voyait déjà avocat ou juriste dans un bureau luxueux. Son père l'imaginait gagnant un salaire indécent, ce qui aurait fait sa fierté. Mais pour Laszlo, le droit était un prétexte pour vivre dans la Ville et s'adonner à sa seule vraie passion : la littérature.

Antiques ou modernes, les œuvres s'entassaient sur les rayons de ses étagères et sur sa table de chevet. Nietzsche côtoyait Voltaire et Sartre, Hérodote. Entre la bibliothèque de son village et celle du quartier où il étudiait, c'est à des centaines et des centaines de milliers d'ouvrages que Laszlo avait accès lorsqu'il déambulait, l'esprit vaguant, dans les allées pleines de volumes.

Son sac d'école toujours rempli de près de vingt kilos de bouquins sur le dos, il parcourait chaque jour de la semaine le trajet à pied entre sa chambre de pensionnaire et la faculté de droit, et entre la faculté de droit et la bibliothèque, où il connaissait toutes les employées à force de s'y enfermer.

Quand venaient les vacances, il rentrait chez lui à la campagne et le poids de son sac à dos approchait dangereusement les quarante kilos livresques.

À la bibliothèque de son village, une nouvelle employée lui parla un jour d'un immense pavillon où se trouvaient tous les livres que l'on puisse désirer sur tous les sujets possibles. Ce pavillon, un milliardaire l'avait fait construire dans l'espoir de civiliser les incultes d'Amérique et d'entretenir la flamme chez les cultivés. L'endroit était ouvert à tous les lecteurs. Le regard de Laszlo s'enflamma. Il supplia l'employée de lui révéler l'emplacement d'un pareil trésor.

– Nul ne cherche à en faire un secret. Le Pavillon se trouve au bout de la Ligne Bleue, sur une colline. On ne peut le rater, tant il est immense...

– Merci ! Adieu ! Merci encore !

-II-

– Laszlo, j'trouve que t'as pas mal changé d'puis qu' t' études à grand'ville. T'es pas ben chez toé ? Pis t'as-tu besoin d' passer ton argent de poche dan' é livres pis tes maudits opéras ? Cossé qu' ça va t'apporter d'lire toutes ces affaires-là ? une maison ? une femme ? une famille ? Bâtard non ! Ça va juste te donner un burn out.

– Mais papa, je suis toujours ici, pis j'écoute tout ce que tu me dis.

– J'espère ben, ça s'rait l'bouutt...

-III-

Métro Ligne Bleue. Laszlo se taillait un chemin dans la foule jusqu'à un wagon et s'assit. Il déposa à ses pieds son bon vieux sac d'école qui contenait tout juste le nécessaire: un recueil de poèmes et une pomme pour la collation que sa maman lui avait donnée avant son départ.

En allant au Pavillon, son intention première était de trouver le fameux manuscrit inédit de Pétrone dont lui avait parlé un ami : *L'Éloge des Libertés*, chronique d'une vie déréglée, dithyrambe sur les plaisirs de la chair.

Le métro démarra et prit progressivement de la vitesse.

À l'époque des grands bouleversements sociaux, l'Administration avait fait creuser un immense système de transport en sous-sol de la Ville : une seconde ville était née. Des kilomètres de souterrains. On y déambulait des heures entières sans jamais voir la lumière du jour.

Un malaise pesait sans que quiconque soit en mesure d'en déterminer la cause. Chez certains individus plus sensibles, l'angoisse atteignait son paroxysme et les poussaient à se jeter sur les voies électrifiées du métro.

Une population souterraine se développa dans la seconde ville. Elle accueillait les désespérés de la surface, ceux qui avaient atteint le fond et s'étaient désistés devant l'urgence de la mort. Livides, ils hantaient couloirs et halls. Le temps venait à bout de leur raison. Pâles reflets d'eux-mêmes, des fantômes... Les gens de la surface ne comprenaient pas le mal qui sapait leur esprit et préjugeaient la folie.

À la station suivante, un indigent entra. La faim taraudait ses tripes et la misère lui collait visiblement à la peau, fidèles compagnons d'armes.

– Hey ti-gars, t'aurais pas du change ?

Pris de pitié, Laszlo plongea la main dans sa poche à la recherche d'une pièce de monnaie.

– Désolé, j'ai même pas de quoi rentrer chez moi. Mais j'ai à manger si vous voulez...

Les âmes en peine le troublaient et il aurait vendu sa chemise pour venir en aide à chacune d'elles.

– Laisse faire ça, j'quête pour ma méthadone.

Le jeune homme fut sidéré, car il n'y avait pas de place dans le monde fantasque qu'il s'était bâti pour une scène si affligeante et incongrue.

« Le livide fossoyeur se laissait conduire à travers les méandres de Rome. Austère, silencieux. Partout où régnaient le vin et les immondes libertés, il venait tourmenter froidement les esprits :

– Ô immondes actes, immondes débordements commis par vous, âmes en perdition...

– Est-ce vous, Sénèque ? Un sinistre juge de votre race m'a parlé de vos discours devant le Sénat.

– Le Sénat est contre vous, aussi corrompu, aussi vil que vous, Lucius Nero... »

Le métro gagna la surface. Laszlo se laissa imprégner par le paysage urbain. Des édifices à l'architecture éclatée alliaient le classique au néo-déco, la période victorienne à celle des premiers bâtisseurs français. L'Amérique baroque se fondait dans l'Europe de la pierre taillée.

Dehors s'égrainaient les dernières bribes de la ville qui devinrent des montagnes aux sommets enneigés entre lesquels nichaient de petits villages.

Une quinquagénaire était assise à côté de Laszlo :

– Pardonnez-moi de vous déranger madame : j'aimerais savoir à quelle station je dois descendre pour me rendre au Pavillon...

- Le Pavillon Swartz ? Alors vous aimez les livres, jeune homme ?
- Surtout ce qu'on peut y trouver...
- Eh bien, c'est simple, vous n'avez qu'à descendre au terminus de la Ligne Bleue. Vous ne pourrez pas le manquer, il est immense ! (un temps) Vous allez y chercher un livre en particulier ?
- Oui, je cherche un manuscrit de Pétrone...
- Ah ! le Satyricon... il se trouve que je donne un cours à l'Université sur cet ouvrage.
- Non, c'est pour quelque chose de plus rare...
- Je devais avoir votre âge la première fois que j'ai lu ce livre.
- En fait, je pensais à...

Déjà, elle n'écoutait plus qu'elle-même. Laszlo retourna à sa fenêtre et à ses rêveries.

- ... c'est un ouvrage majeur pour qui aspire à connaître les moeurs des Romains au temps de Néron... quintessence sublime de la décadence romaine...

Le train passait au milieu d'un village. À cent mètres de la voie, les passagers pouvaient apercevoir des trains de marchandises. L'un d'eux ressemblait à un bolide ovoïde du futur.

Pensif, Lazlo regardait ces trains défilier.

- Un jour j'irai là-bas, dans l'Ouest, en me cachant sous les bâches des marchandises; je filerai vers un autre pays.

(La dame s'amusa de sa remarque.)

- Des idées qui viennent aux jeunes et qui sont vite oubliées...

Il ne s'offusqua pas de son intervention et poursuivit ses rêveries. La dame descendit deux stations plus loin. Sur le siège voisin, elle avait laissé un livre à son intention.

Il le ramassa.

– *L'Éloge des Libertés...* mais comment ?...

Et le fourra dans son sac après l'avoir rapidement parcouru.

Les décors surréalistes se succédèrent. Nul n'aurait su dire si Laszlo Provnick les avait vus de ses yeux ou imaginés dans un rêve : les trains sont propices au sommeil...

– Dernier arrêt, tout le monde descend ! lança le contrôleur.

Il descendit.

-IV-

Laszlo descendit du métro et vit une campagne de prés verts parsemée ici et là de bosquets. Dans le village, aucun des édifices ne s'élevait au-dessus du clocher de l'église, sauf, bien sûr, le fameux Pavillon Swartz, trônant sur sa colline, pareil à un manoir.

Des haut-parleurs juchés au sommet des réverbères diffusaient comme une rumeur une chanson si douce aux oreilles des amants nouveaux:

« Wintertime winds blow cold the season
Fallen in love, I'm hopin' to be... »

Laszlo s'apprêta à entrer dans le Pavillon, mais trouva la porte d'entrée fermée. Il lut : « Ouvert du lundi au vendredi de 12 h à 20 h . »

- Merde, encore vingt minutes à attendre !

Il entreprit en attendant de lire le manuscrit de Pétrone :

« Les jeunes prétoriens dansèrent autour du corps ensanglanté de la vierge du sacrifice bachique. L'Empereur s'emplissait l'âme de la douce image des garçons nus.

– Exquise jeunesse corrompue ! dit le poète, et l'Empereur acquiesça.

Parmi la garde nue, le grand Nero choisit le plus bel agneau, qu'il entreprit d'en... »

– Enfi... enc... Merde ! c'est effacé ! L'un ou l'autre, ce n'est certainement pas du latin. Je dirais plutôt que c'est du grec. Quoi qu'il en soit, cette traduction va à « contresens » ...

Midi sonna au clocher. Laszlo entra.

À l'intérieur, l'impression changea du tout au tout. D'indifférent, le jeune homme devint admiratif. Le spectacle qui s'offrit à lui se décrit malaisément: on se serait d'abord cru dans le décor du film *The Shining*, car une partie de la décoration et du mobilier appartenait au courant néo-vomitif des années soixante et soixante-dix. À cela, s'ajoutaient des éléments de styles plus anciens : fauteuils Louis XVI, tables et canapés Empire, colonnes corinthiennes et bustes romains, fresque Renaissance et tapis victoriens. L'œil surexcité de Laszlo sautait d'un objet à un autre sans s'arrêter, car chaque nouvelle image surpassait en magnificence la précédente.

Une fois l'étonnement premier dissipé, Laszlo regarda avec plus de lucidité ce qui se déployait sous ses yeux. L'entendement retrouva son acuité au premier abord faussé et quelque chose tiqua en lui.

- Mais il n'y a pas un seul livre dans tout ce bordel !

Néanmoins, le luxe et l'opulence brillaient et l'esthète en lui était ravi. Il se promena des heures entières à travers les couloirs du Pavillon, notait dans un petit carnet ses impressions et esquissait sur papier un meuble ou le détail d'une toile lorsqu'il se sentait inspiré.

-V-

Laszlo s'éloigna de l'embrouillamini des couloirs et gagna les coulisses, car il voulait comprendre. Il voulait comprendre pourquoi le Pavillon ne ressemblait à rien d'autre qu'au Pavillon, pourquoi il ne semblait y avoir âme qui vive dans l'immensité de cette singulière demeure, pourquoi persistait cette impression onirique dans son esprit.

Sa curiosité le poussa vers la cuisine et, là, il vit la plus jolie fille qu'il lui avait été donné de voir dans sa vie. Il s'approcha d'elle, mais ne dit rien, trop timide pour lui souffler mot. Elle garda le silence elle aussi.

La jeune fille avait la grâce insouciant d'une nymphe et la pureté d'une enfant. Persistante image de l'Idéal...

Mais au lieu de prendre l'attitude pieuse et chaste qu'il eu été convenu d'adopter devant cette sublime créature, pareil au truand qui arracha jadis le masque de Toutankhamon de sur sa gueule pharaonique après s'être exclamé : « Reste, tu es si beau ! », Laszlo, subissant l'ascendante puissance des écrits orgiaques de Pétrone, se jeta sur la nymphe en une véritable explosion de foutre !

« L'aube redonna substance et visage aux choses mortes et désolées. Les corps enlacés des amants prétoriens semblaient pareils à de livides cadavres, de malsaines épaves se brisant mollement contre les rivages brouillés de limon.

Le doux agneau Hyacinthe se réveilla et vit avec horreur ce qui avait été son crime. Parmi les chairs écumantes, les râles se mêlaient aux faibles souffles des beautés mâles endormies... »

Atlantique !

-I-

Sur une plage étaient un journaliste peu loquace et une athlète. L'athlète, une femme de vingt-cinq ans, avait relevé le défi aberrant de traverser à la nage l'océan Atlantique. Elle comptait partir au large du Saint-Laurent et rejoindre la côte française.

-II-

Le jour de son départ, personne ne vint encourager l'athlète dans sa quête. Seul était présent le journaliste qui lui dit « au revoir », pensant en lui-même : « adieu ». Il s'efforça d'imprimer dans sa mémoire le joli visage de la nageuse, afin qu'elle ne fut pas pour toujours abîmée, néant, et qu'elle demeurât dans son esprit jusqu'à sa mort.

L'athlète plongea, le jeune homme la suivit spontanément, subissant l'ascendance des éléments . « Ainsi, il est écrit que je ne partirai pas seule à l'assaut des vagues du tout-puissant Atlantique... »

– Voilà comment nous réussissons notre périple: nous avancerons à la nage et, lorsque l'un de nous deux sera à bout de force, nous nous laisserons flotter pour suivre le cours et les vents.

Le jeune homme fit comme elle lui dit et tous deux cheminèrent ainsi, côte à côte, si bien que, derrière eux, il n'était plus possible de distinguer le large...

-III-

Un jour, après d'insurmontables efforts, ils atteignirent le coeur de l'Atlantique. Transis par ce moment solennel, les deux nageurs s'arrêtèrent et frissonnèrent en leur chair. Le coeur du père Atlantique... toute vie provenait

de ce sein, de ses ondes... Atlantique, jadis maître de la planète alors qu'elle était un immense plateau d'eau sans terre... Pacifique, Indien, Arctique... Non, seul régnait le divin Atlantique.

L'athlète contemplait l'Est, cherchait vainement la côte française et ne vit pas le jeune homme plonger. Elle l'appela, mais n'eut pas de réponse.

– Où es-tu ? Où es-tu ?

Elle s'apprêtait à fondre en larmes lorsqu'il refit surface.

Ce que le jeune homme avait vu, nul ne l'avait jamais contemplé auparavant. À bout de force, il avait été prêt d'abandonner le périple, quand son pied se posa sur une petite plate-forme. Surpris, il plongea, afin de voir quelle était cette base solide qui supportait son poids. C'était un tronc d'arbre et sa base était un haut-fond dont il mit du temps à saisir la nature.

– Un roc gigantesque parsemé d'arbres se perdant dans les profondeurs océanes...

La vision tenait de ce qui impressionne et effraie jusqu'aux tréfonds de l'âme par sa froideur hiératique... De ce tableau émanait un charme onirique et glacial. Onirique ? Mais on ne rêve pas au coeur de l'Atlantique, on se laisse porter ou l'on se noie...

Dans cette île sous-marine, peut-être l'athlète et le jeune homme vécurent-ils – c'est un mystère – mais ce qui est certain, c'est que jamais ils ne gagnèrent la côte française ni ne retournèrent en cette terre de Canada, au large du Saint-Laurent. Non, jamais...

Surangati et autres nouvelles de Christophe Duret est le quarante et unième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Christophe Duret et le CANIF
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Décembre 2001.

Renseignements : 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : décembre 2001
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Centre de production de l'écrit. C.V.M. (1031.5)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6



Collection

PRISE I